Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 9

# LA Joueuse d'Orgue

PAR

**Xavier de Montépin**

PREMIÈRE PARTIE

## CAÏN

Du côté des docks, au contraire, existent plusieurs issues, sans compter celle du chemin de fer du Nord — Saint-Ouen-Docks — qui traverse l'entrepôt même et aboutit au quai de la Seine où existe un bureau d'arrivée et de départ.

Cette ligne de peu d'étendue, établie pour les besoins industriels et manufacturiers, pour le transport des ouvriers employés aux docks ou aux usines, à des heures de départ très fréquentes, commençant d'un coté comme de l'autre dès cinq heures du matin, pour finir régulièrement à sept heures quarante minutes du soir.

Autour du bassin où sont amarrées quelques légères embarcations, soit du côté des docks, soit du côté des usines, on a ménagé un chemin de halage et de chargement de huit mètres de largeur environ.

Les usines ont donc chacune deux entrées, et par conséquent deux sorties, l'une sur la rue Hardoin, l'autre sur la berge du bassin.

Toutes deux sont closes par des murs très hauts percés de larges portes charretières dans lesquelles sont pratiquées des portes bâtardes pour les besoins ordinaires du travail.

L'entrée des ouvriers se fait régulièrement par les portes qui s'ouvrent sur la rue Hardoin.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner ces détails, qui peuvent leur sembler sans intérêt, mais qui sont indispensables pour l'intelligence de certains faits de notre récit.

L'usine de M. Richard Vernière devant être le théâtre d'événements d'une haute importance, nous avons cru nécessaire d'en indiquer la position exacte, de même que nous nous trouvons dans l'obligation d'en esquisser brièvement la topographie intérieure.

Les ateliers occupaient deux corps de bâtiment séparés.

A droite, se trouvaient cent de la tôlerie, des ajustages, des boulonnages et du montage.

A gauche, la fonderie, les mécaniques, les moutons avec leurs triples rouages mus par la vapeur.

Au centre, les chaudières et les fourneaux dont la haute cheminée, qu'un panache de fumée noire couronnait sans cesse, perçait la toiture et s'élevait dans les airs à trente mètres.

A ces ateliers s'adossaient, d'une part, les bureaux des dessinateurs, la chambre des épures, des modèles, et un atelier de menuiserie; — de l'autre, une immense pièce, une sorte de hall, où se trouvaient entassées les matières premières, et enfin, les écuries et les remises.

Adossé aux deux ailes du bureau des dessinateurs, s'élevait la maison du maître, un pavillon assez vaste, composé d'un rez-de-chaussée, d'un étage et de combles mansardés.

Au rez-de-chaussée le cabinet de travail, les bureaux de la comptabilité et la caisse, à laquelle, depuis son cabinet, M. Vernière pouvait accéder par un couloir sombre placé sous l'escalier conduisant au premier étage réservé à ses appartements particuliers.

Au deuxième étage trois grandes chambres, dont l'une était occupée par l'unique servante suffisant au service de l'ingénieur.

Le charretier de la maison couchait au dehors.

Le pelerinier occupait une soupente placée au-dessus des écuries.

Un passage privé, pratiqué entre les ateliers, conduisait de la porte de la rue Hardoin à la porte donnant sur le chemin de halage de Bassin-Saint-Denis.

Une légère palissade établissait une ligne de démarcation entre l'habitation de M. Vernière et ses ateliers, formant une cour s'étendant jusqu'à la porte cochère de la rue Hardoin, à droite de laquelle se trouvait une petite construction en briques affectée au logement du concierge de l'usine.

Cette construction, surélevée de quelques marches se composait de deux pièces au rez-de-chaussée, salle à manger et cuisine, et de deux autres pièces au premier étage. — Elle était couverte d'un toit à l'italienne.

Tout près de la loge existait une porte percée dans la muraille de clôture et ne s'ouvrant que pour les ouvriers, les clients ou les amis de la maison.

Un cordon placé à l'intérieur de la loge ouvrait cette porte lorsque la sonnette extérieure annonçait une visite.

Un bec de gaz scellé dans le mur du pavillon éclairait la porte et la cour et projetait sa clarté jusqu'à l'habitation du patron.

Nous sommes au mardi 26 décembre 1893.

L'usine était restée fermée deux jours, le dimanche 24 et le lundi 25, jour de Noël.

Neuf heures du matin venaient de sonner.

Depuis une heure déjà les ouvriers étaient au travail.

L'usine résonnait et palpitait sous les coups de marteau, sous la trépidation des machines en mouvement, et la haute cheminée projetait dans l'air glacial ses panaches de fumée.

Tout le personnel était à son poste : cent cinquante manœuvres, ajusteurs, forgerons, mécaniciens, dessinateurs, comptables et caissiers.

Richard Vernière, toujours présent à la première heure, travaillait dans son cabinet, dépouillant sa correspondance, préparant les expéditions de la journée, étudiant les épures des plans de constructions nouvelles.

Dans une antichambre de proportions restreintes un garçon de bureau attendait ses ordres.

Agé de cinquante ans environs, Richard Vernière était encore par conséquent dans toute la force de l'âge.

Il a cheveux bruns et très épais commençant à grisonner.

L'ensemble de la phisionomie était sec presque dur, mais les yeux, pleins de douceur bienveillante, démentaient l'expression de sécheresse et de dureté de la face.

L'industriel offrait le type accompli du travailleur infatigable, ardent, patient, dont chacun apprécait la haute intelligence, la loyauté, l'humanité. — Il est impossible de ne pas l'apprecier comme il méritait de l'être, aussitôt qu'on avait eu quelques rapports avec lui.

Pourtant les gens d'affaires, ne prétendent jamais sans tenir, inébranlable dans la ligne droite qu'il avait suivie toute sa vie, il n'avait jamais altéré la vérité, et sa parole valait sa signature.

Estimé, honoré, aimé, tout le monde, en parlant de lui disait : — Quel honnête homme ! Plein de compassion pour les malheureux dont l'infortune ne résultait point d'un vice, il était sans pitié pour quiconque ne méritait point son estime.

Sa rude enveloppe cachait, en un mot, la plus exquise bonté.

Tel était Richard Vernière.

VII

L'industriel venait de parcourir le contenu d'une carte postale.

Après lecture il frappa sur un timbre pour appeler son garçon de bureau.

Celui-ci obéit sans retard à cet appel.

— Pierre, lui dit-il, — allez jusqu'aux ateliers d'ajustage et dites au contremaître Claude Griviot de venir me trouver, toute affaire cessante...

Puis il se remit au travail.

Quelques minutes après, Claude Grivot se présentait devant lui.

— Bonjour, patron... — fit le contremaître en se découvrant. — Vous avez besoin de moi ?

— Oui, mon brave, — répondit M. Vernière en prenant la carte postale qu'il avait lue un instant auparavant. — Je viens de recevoir un mot du bureau des ponts et chaussées de Saint-Denis... — La machine du remorqueur 117, embossé en aval du canal, travaille de la façon la plus défectueuse et il y a urgence à faire, sans le moindre retard, les réparations nécessitées par son état actuel... — Il faut aller vous rendre compte des travaux à exécuter... — S'ils peuvent être enlevés dans la journée vous prendrez les mesures nécessaires pour que ce résultat soit obtenu. — Après inspection vous emmènerez avec vous deux hommes, trois hommes, plus s'il le faut. — Ce que vous ferez sera bien fait, je l'approuve d'avance...

— Suffit, patron. — Le temps d'endosser un paletot sur ma varenne et je file à Saint-Denis avec ma bicyclette. — Vous n'avez rien autre chose à me dire ?

— Rien. — Tout marche bien dans votre atelier ?

— Oui, patron.

— Pas un manquant ?

— Pas un seul. — Le boudin et les saucisses de Noël n'ont pas empêché nos hommes d'être présents ce matin à l'heure réglementaire avec une exactitude édifiante.

— C'est bien, Grivot. — Allez vite.

Griviot sortit du cabinet, returna à l'atelier, donna quelques ordres à son premier ajusteur, endossa un chaud pardessus, prit sa bicyclette remisée dans un coin du bureau qui lui était affecté, et après l'avoir examinée soigneusement, la fit rouler à la main jusqu'à la sortie sur la rue Hardoin.

— Cordon, — cria-t-il à la femme Véronique, s. v. p. — Grisé-tiel à la porte de la loge.

Cette porte s'ouvrit.

Une grande et forte femme, à la physionomie franche et sympathique, mais un peu triste, parut sur la plus haute marche de l'escalier du petit pavillon dont elle avait le jouissance comme concierge et gardienne de l'usine.

— Ah ! c'est vous, monsieur Claude... — fit-elle. — Vous partez en course...

— Je vais en affaire pour le patron...

— Avec votre bicyclette mécanique...

— Mon *fend-l'air*, comme je l'appelle. — C'est très pratique ça, madame Véronique. On fait en vingt minutes une course qui prendrait à pied plus d'une heure et demie. — On rapproche les distances et ça épargne la fatigue... — Sans compter que mon cheval mécanique, comme vous avez dites, ne mange ni foin, ni avoine et n'a jamais besoin du vétérinaire... — Ah ! pour une riche invention, c'est une riche invention... — Ouvrez-moi, madame Véronique.

La concierge tira le cordon, la porte s'ouvrit. Claude porta son vélo sur la chaussée, l'enfourcha lestement et, pédalant en cycliste émérite, partit à fond de train.

Pour se rendre à l'entrée du canal de Saint-Denis, il n'avait qu'à suivre la Seine.

(*A suivre*).


# AVIS DIVERS

**SOCIÉTÉ FRANÇAISE d'incandescence**

**BECS & MANCHONS-AUER**

Rapporter la galerie ancienne munie de sa tige nickel si l'on désire un nouveau manchon.

DÉPOT :
16, Rue du Curé, ROUBAIX

**LA VUE POUR TOUS**
Ancienne Maison **Weil**
**MAILLARD**
opticien, a obtenu des cures merveilleuses par l'emploi de ses verres gradués au siècle pour lire conservent la vue à toutes les personnes sujettes à un travail d'attention, telles que l'étudiant, l'ecclésiastique, le médecin. Ils rendent la force aux yeux fatigués par l'âge, le travail et la maladie. Le prix en est très modeste (1 fr. 50 pour pince-nez et lunettes de myopes ou presbytes.
Envoi franco contre 1 fr. 50 en mand.-poste (indiquer l'âge suffit).
**26, rue Faidherbe, LILLE**
La Maison n'a pas de dépôt et ne fait pas colporter.

AU CORSET ELEGANT
**Vandorpe-Lava**
61-63, Rue des Fabricants
**ROUBAIX**
**INCROYABLE ! ! !**
A l'occasion des Fêtes, la Maison Vandorpe-Lava, 61-63, rue des Fabricants, Roubaix, met en vente un choix immense de jupons moirés de toutes nuances au prix incroyable de **3 fr. 95** et **4 fr. 95**
articles valant 6 fr. 50 et 8 fr. 50
C'est la seule maison possédant cet article.

CIRAGE NUBIAN
En vente dans toutes les bonnes Maisons de Chaussures, Droguerie, Epiceries, etc.
ÉVITER LES IMITATIONS EXIGER LE VRAI NOM
DÉPÔT CENTRAL : 23, rue d'Enghien PARIS
S'EMPLOIE SANS BROSSER

**BON GÉNIE DE LILLE**
4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4
**VENTE A CRÉDIT**
de toutes espèces de Marchandises aux conditions les plus larges
*Prime à tout Client recommençant un nouveau compte*
***SAISON D'HIVER.*** — Immenses choix de Vêtements d'Hommes, Dames et Enfants, tout faits, et de Draperies et Tissus fantaisie Haute Nouveauté en tous genres pour Vêtements sur mesure. (Coupe et Façon irréprochables.)
**Fabrique de Meubles.** — Meubles sur commandes. — Mobiliers en tous genres et Literies complètes.
Livraisons discrètes **franco à domicile** par la voiture de l'Administration.
— Le **Voyage entier** est **remboursé** à tout acheteur venant à Lille.
SEULS REPRÉSENTANTS
A Roubaix : M. TRÉFIER, 168, rue du Collège.
A Tourcoing : M. LORIDAN, 24, rue de Gand.
A Croix : M. BROCART, 101, rue Kléber.

**Pharmacie Henri Bruneau, rue de Lille, 2, Tourcoing**
**Remède familier du curé de Boussoit**, pour la guérison de la **Phtisie**, des Bronchites, Asthmes, Rhumes négligés. Le secret de feu le curé de Boussoit a été révélé par ce prêtre à Mme C. W. qui, dans un but humanitaire en a demandé la préparation à **M. BRUNEAU, pharmacien de 1re classe, rue de Lille, 2, Tourcoing.** Les nombreuses guérisons que le curé de Boussoit a obtenues par l'emploi de ce remède familier, ont valu à celui-ci, dans toute la Belgique et même à l'Etranger, une réputation bien méritée. Ce baume pectoral, émollient, tonique, guérit sûrement et sans danger la phtisie encicatrisant les poumons. Les bronchites les plus invétérées, les toux les plus opiniâtres disparaissent en très peu de temps par son emploi.
**Le Pot : 3 fr. 50**
Emulsion d'huile de foies **frais** de morue, aux hypophosphites, le fl. 1,50. — Huile de foie de morue blanche, **fraîchement** préparée, le lit. 2,50. — Pastilles de tolu, goudron, codéine contre la toux, de beaucoup supérieures aux produits similaires, la boîte 1,50. — Vin de Quinquina à l'écorce d'orange amère, le lit. 2 fr. — Elixir stomachique amer, contre pesanteur et paresse d'estomac, ramène rapidement l'appétit, le fl 3 fr. — Kola et Glycerophosphate granulés, reconstituants énergiques, le fl. 3 fr. — Huile d'olive surfine **vraie** pour table, le lit. 2,50. — Eau de Cologne, Eau de Botot, Vinaigre de Bully, Rhum et Quinine, le fl. 1 2/2.
Bandages pour hommes, femmes et enfants, depuis 2,50.
Bas-Varices — Ceintures pour Dames — Bouches — Injecteurs — Irrigateurs — Sondes — Suspensoirs — Objets de Pansement — Biberons — Tétines — Appareils pour Fractures.
*Guérison radicale et rapide des Maladies secrètes*
**Produits Dufour** souverains contre les **Maladies des Poules et des Pigeons**

Ordonnance du Corps Médical
**TRAITEMENT le plus efficace de L'ASTHME**
par la Poudre du Dr CLÉRY, de MARSEILLE
*Envoi gratis d'une boîte d'essai.*

ELIXIR SUPREME
**GUERISON RADICALE des RHUMATISMES, GOUTTE**
*Nevralgies, Gravelle, Vices du Sang, Affections nerveuses, Eczémas, etc., etc.*
*Aucune Spécialité, aucun Médicament ne peuvent lutter contre l'Elixir Bendotte.*
Demandez la Brochure explicative que vous sera envoyée gratis ; vous y trouverez la guérison de votre guérison.
Dépositaire G. DELAPORTE Pharmacien (TOURCOING-Nord) et dans toutes les Pharmacies — Prix de l'Flacon : 4f.50

**A LA TOUR EIFFEL**
Chaînes argent, 2 fr. 50
REMONTOIR ARGENT, 13 fr.
Remontoirs or, argent, métal, 4 à 4000 francs, garantis 2 ans.
**22 MONTRE** en argent à cylindre, 10 rubis, garantie 4 ans.
G. YOUTLE-LEBRAT
Fabricant d'Horlogerie
Exposition de la Tour-Eiffel
85, Rue Bellait, à Boisemont (Seine).
Envoi gratis et franco du CATALOGUE ILLUSTRÉ
Montre nickel 4 fr. Acier 7 fr. Argent 14 fr.

**AU BON MARCHÉ**
TOURCOING
**MAISON REMOND VERET**
2, R. des Ursulines, 31-33, R. de Lille, TOURCOING
DRAPERIES, MÉRINOS, SOIRIES
(VENTE AU COMPTANT)
Mercredis et Samedis : Vente de Coupons. Entrée libre
Il sera offert des assiettes du *Bienfaiteur* comme prime aux acheteurs

Cabinet de
**M. Charles POLACK**
DENTISTE
56, rue d'Inkermann, ROUBAIX
9, rue du Priez, LILLE
*Visible tous les Mardis et Vendredis*
De 2 heures à 5 heures du soir, à ROUBAIX
LE CABINET DE LILLE EST OUVERT TOUS LES JOURS
M. POLACK se rend à domicile sur demande
MAISON DE CONFIANCE

**PHOTOGRAPHIE ELKAN**
74, Rue Pellart, ROUBAIX
*PREMIÈRES COMMUNIONS*
Portraits très soignés depuis 5 fr. la douzaine
Portraits Artistiques à 10 fr. avec une MAGNIFIQUE PEINTURE A L'HUILE SUR BOIS

**IMPRIMERIE DE L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING**
*BUREAUX :*
ROUBAIX, 65, Rue des Fabricants, 65 — TOURCOING, 53, Rue Verte, 53
**TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE - GRAVURE**
Spécialité d'Affiches en tous Genres
**LETTRES MORTUAIRES & D'OBITS**
*Donnant Droit à l'INSERTION GRATUITE dans l'« Avenir de Roubaix-Tourcoing »*

**LA NOUVELLE MAISON**
20, Rue Nain, 20
ROUBAIX
*VENTE A CRÉDIT* de toutes espèces de Marchandises
CONFECTIONS pour Hommes Dames et Enfants
BIJOUTERIE MEUBLES POÊLERIE LITERIE etc.
Pour **50** fr. de marchandises on paie **un** fr. par semaine
Pour **100** fr. de marchandises on paie **deux** fr. par semaine
Pour **150** fr. de marchandises on paie **trois** fr. par semaine
Pour **200** fr. de marchandises on paie **quatre** fr. par semaine
Bureau à Tourcoing : Rue des Ursulines, 43

SINGER
**MACHINES A COUDRE**
ROUBAIX
Grande-Rue, 20
EXPOSITION UNIVERSELLE PARIS 1900 LE GRAND PRIX LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE
37, rue Nationale,
TOURCOING
**MACHINES A COUDRE**

**OUTILS** pour AMATEURS et INDUSTRIE MACHINES : DÉCOUPER et FOURNITURES
SCIES : RUBAN, TOURS, MACHINES à percer
OUTILS FRANÇAIS et AMÉRICAINS pour Bois et Métaux
LE MELLE 42, Rue Lafayette, Paris
CATALOGUE Franco 0,60 c.

*Qu'est-ce que le Chapirograph ?*
Le **CHAPIROGRAPH** est un appareil multiplicateur nouveau, sans pareil pour faire soi-même et sans frais, toutes sortes d'imprimés ainsi que pour le polycopiage de lettres, actes, dessins, notes, plans, programmes, etc., en impression noire.
Le maniement de cet appareil est pour chaque personne très simple, le succès est certain et garanti.
Il suffit d'écrire ou d'un dessin écrit sur du papier avec de l'encre on obtient de la manière la plus simple et rapide 150 épreuves dans 15 minutes, sans presse et sans produits chimiques.
Un chapirograph pour in-quarto et format minister se vite avec tous les accessoires que 24 francs.
Il suffit pour prouver que le Chapirograph est le meilleur appareil multiplicateur connu, de le demander à l'essai.
Nous ne prêtons pas de ces appareils à l'essai, nous ne faisons ni vente à crédit ni détaillé ; en cas de réexpédition, nous ne réclamons aucune rétribution.
THE CHAPIROGRAPH Co Ltd, 9, Place de la Bourse, Paris.

**LE MONITEUR DE LA MODE**
paraissant tous les Samedis
20 PAGES GRAND FORMAT
LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS ARTISTIQUE DES JOURNAUX DE MODES
CONTIENT :
PLUS DE MODÈLES NOUVEAUX
PLUS DE TRAVAUX A L'AIGUILLE
PLUS DE LITTÉRATURE
PLUS DE RECETTES DE CUISINE
PLUS DE RENSEIGNEMENTS QU'AUCUN AUTRE
3 MOIS : 4 francs — UN AN : 14 francs
EDITION 2 : contenant une Gravure coloriée et un Patron découpé dans les 1er, 3e et 4e N°s
3 MOIS : 8 fr. 50 — UN AN : 28 francs
ABEL GOUBAUD, Éditeur, 3, r. du 4-Septembre


Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 111

# LE CALVAIRE des Femmes

PAR

**M.-L. GAGNEUR**

DEUXIÈME PARTIE

— Oui, je comprends que vous ne pouviez pas être ma femme, et je vous savais bonne au point de refuser un avenir pour ne pas me chagriner. Cependant, après vous avoir écrit cela, j'étais bien malheureux, si malheureux que je n'ai pu y tenir et que je suis revenu à Paris. Comme je vous l'ai cherchée ! J'allais tous les jours aux Champs-Elysées. C'est là que je vous ai vue dans une calèche magnifique traînée par quatre chevaux. Vous étiez si belle, mais vous ne paraissiez pas heureuse. Vous étiez même très pâle ce jour-là, et je me suis dit : « Est-ce que ce manque sujet lui causerait du chagrin ? Oh ! si c'était vrai, moi, Robiquet, je lui ferme passer un vilain quart d'heure. » Alors j'ai pris la résolution de m'établir tout près de vous, et de veiller sur vous.

Ah ! je suis encore bien heureux, allez ! Tous les jours je vous vois passer dans votre belle voiture, et quelquefois, le soir, quand vous allez au bal si bien parée, je vous admire du fond de la boutique, et mon cœur bat bien fort ; je me dis : « Au moins, elle a tout ce qui lui le bonheur. Elle ne souffre plus du froid, ses petites menottes sont dans un bon manchon, et ses petits pieds aussi sont dans la fourrure. Elle mange, au lieu de ces mauvais cornichons qui lui causent l'estomac, tout ce qu'il y a de meilleur au monde.

Elle a les plus belles fleurs de tous les pays. Elle est aimée, elle est riche comme une reine. Que puis-je désirer de plus ? Eh bien ! je m'assis, mais je voyais sur votre figure que vous n'étiez pas gaie comme autrefois. Voilà ce qui me tourmentait ; voilà pourquoi depuis deux mois je me suis dit : Il faut que je lui parle, il faut que je la voie. Mais j'avais peur de vous ennuyer. Oh ! rassurez-moi. Dites-moi que vous me pardonnez d'être venu, et de vous raconter tout cela qui peut-être ne vous intéresse pas.

— Vous ne voyez donc pas que j'en ai des larmes plein les yeux, mon bon Robiquet ? Mais ou demeurez vous ? que faites-vous ? êtes-vous donc tapissier, à présent ?

— Peut-être, savez-vous que les chapeliers se sont mis en grève. Je suis allé chez un tapissier de la rue Saint-Lazare, pour me rapprocher de vous. Oh ! je suis rusé, allez ! Afin d'avoir le droit de vous parler de vous-même, j'ai travaillé gratis pour votre concierge. C'est lui qui m'a appris ce matin que vous aviez renvoyé tous vos domestiques. Alors j'ai eu une pensée, la meilleure de ma vie, je suis venu me proposer...

— Pour être mon domestique ?...

— Oui, mademoiselle Fossette, comme autrefois. Oh ! je vous servirai bien ; et j'aurai soin de vous, et jamais personne ne saura que j'ai osé vous aimer.

— Taisez-vous, Robiquet, taisez-vous, mon ami ! s'écria Fossette que les larmes, cette fois, suffoquaient.

— Vous refusez mes services ?

— Oui, comme domestique, mais non pas comme ami.

— Ah ! mademoiselle Fossette, vous me parlez de vous aimer encore ?

— Oui, mon ami, puisque je consens à être votre femme.

Robiquet devint si pâle que Fossette en fut effrayée.

— Ma femme ! Oh ! ne vous moquez pas, mademoiselle Fossette d'un pauvre garçon qui vous aime.

—Je vous assure mon ami, que je ne plaisante pas.

Robiquet ne pui répondre. Si joie l'étouffait.

— Mon ami, ne croyez pas que je vous fasse un bien grand sacrifice. Quand vous êtes entré, j'étais résolue à mourir. Et, si je ne suis pas morte, je m'en apercois maintenant, c'est que j'avais oublié de calfeutrer la cheminée. J'ai été riche pendant trois mois, mais je me trouve aujourd'hui tout aussi pauvre que lorsque vous m'avez connue ; car cet hôtel doit être saisi de main. N'est-ce pas moi qui suis heureuse de trouver un brave garçon qui veuille bien encore m'épouser ? — Elle plaça sa petite main dans celle de Robiquet. — Embrassez-la donc, cette main, car elle est à vous.

XLV

Le 15 avril 1864, le petit village de St-Val était en fête. On y célébrait en même temps deux mariages, celui de Grangoire et de Marie, convenablement dotés par Albert, et celui d'Albert et de Madeleine.

Monsieur Borel, toujours bon et affectueux, même dans l'infortune, avait voulu servir de père à Madeleine. Car, après beaucoup de recherches, on avait appris que le père Bordier était mort des suites de l'ivresse.

Laure et Béatrix refusèrent d'assister au mariage. Elles se trouvèrent profondément humiliées du revirement de fortune qui les plaçait dans une position inférieure à celle de cette pauvre fille qu'elles avaient si durement critiquée.

Quant à Maxime, il venait d'être nommé agent plénipotentiaire à Smyrne. Monsieur Borel avait composé avec les créanciers de son fils et menacé Poinard de le poursuivre comme voleur. Madame de Courcy, craignant les révélations d'un procès avait consenti à la restitution pure et simple de l'argent prêté ; en outre, elle reprenait l'hôtel de la rue Blanche pour le prix de vente.

Avant de partir pour l'Asie Mineure, Maxime fit une visite aux nouveaux époux.

Peut-être aussi cachait-elle l'espoir, en se rapprochant d'Albert, ou de regagner son cœur ou de se venger.

Lionel, incapable de comprendre la vertu pour la vertu, attribuait maintenant la résistance de Madeleine à un calcul ; elle voulait se marier, mais ayant atteint ce but, elle se montrerait peut-être moins rebelle à ses hommages.

Pour la première fois, il aimait avec passion. Sa jeunesse en était obsédée ; toutefois, il avait assez de souvenir plus de haine encore que d'amour.

Depuis longtemps il avait oublié Geneviève.

Madeleine avait écrit à Gendoux la triste situation de son amie.

La pauvre Thérèse, en lisant la lettre, n'avait pu résister à ce dernier coup. Affaiblie par une longue maladie et de longs chagrins, elle était morte presque subitement.

Lorsque Gendoux sortit de prison, le cœur enfoncé par tant de souffrances, il partit pour Paris et se rendit à la maison de santé où Albert avait conduit Geneviève.

Elle commençait à recouvrer quelque lucidité. Elle reconnut son ami et le gronda gentiment pour lui demander pardon.

Gendoux la releva.

— Je te pardonne, ma fille, mais à la condition que tu répondras à mes questions.

Et il lui demanda le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Lille.

Geneviève raconta sa douloureuse histoire. Mais à chaque instant elle s'interrompait. Le regard sombre de Gendoux lui faisait peur.

— Oh ! mon père — s'écria-t-elle toute tremblante — promettez-moi que vous ne me tuerez pas !

— Oui, mon enfant, continue. Il faut que je sache tout, afin d'être juste dans la châtiment.

Et Geneviève acheva son récit.

Quand elle parla de son enfant et de son désespoir de mère, sa folie sembla reparaître un instant, ses yeux reprirent une fixité inquiétante.

Gendoux pleurait. Etait-ce de pitié, de honte ou de colère ?

Lorsqu'il voulut partir :

— Oh ! mon père, emmenez-moi — supplia Geneviève, car mon enfant n'est pas mort, j'en suis sûre ; emmenez moi.

Gendoux la repoussa rudement ; mais, au moment de franchir le seuil de la porte, il revint sur ses pas, ouvrit ses bras et serra Geneviève sur son cœur.

— Pauvre, pauvre enfant — dit-il. — Oui, je te pardonne, car tu n'es pas coupable.

Et il sortit.

(*A suivre*).

## CARNET DU FONCTIONNAIRE

**Postes vacants**

*Finances.* — Receveur des contributions directes à Neuilly-le-Réel :
Receveur principal des douanes à Paris ;
Inspecteur de 1re classe des douanes à Boulogne-sur-Mer ;
Receveur de l'enregistrement des domaines et des timbres à Algrefeuille (Charente-Inférieure).
*Travaux publics.* — Conducteur des ponts et chaussées à Lannecort (Oise).
*Instruction publique.* — Institutrice à Saint-Aigny, près Le Blanc (Indre).
*Guerre.* — Elèves en pharmacie de service de santé militaire (non pécuniaire) à attribuer par voie de concours qui s'ouvrira le 1 novembre 1901, à l'Hôpital Vauban des armées de terre et de mer, à Toulon.